

qui excita des remarques fort peu bienveillantes de la presse européenne en général, en particulier de journaux anglais de Londres.

Ici, on voulut enfoncer la cathédrale pour sonner les cloches ; on alla demander à l'archevêché de faire sonner le bourdon ; on força les Canadiens-français de prendre une part à ces réjouissances (?), on foula aux pieds tous les droits d'une nation puissante, on insulta à son drapeau.

Cet "on," c'étaient ceux qui, demain, prendront part à la conduite du peuple... peut-être.

Cronje et son armée, dit-on, seront déportés à l'île Sainte-Hélène.

LES HIGHLANDERS A L'ASSAUT

Ce sont les Irlandais, les Ecossais, les troupes des colonies, qui sont toujours lancées en avant dans cette guerre du Transvaal, comme les Prussiens, en 1870, avaient ménager leurs hommes et détruire toute espérance de révolte chez leurs alliés en sacrifiant ceux-ci.

Faut-il rappeler Bazeilles seulement, où furent décimés les Bavares ?

Le loyalisme, l'impérialisme ont inspiré à Chamberlain cette apostrophe plus véhémente, plus patriotique mille fois que celle de Caton l'Ancien : " Il n'est pas de sacrifices que je ne sois prêt à demander aux... Colonies ! "

LES ARTILLEURS ANGLAIS A COLESKOP

Nos lecteurs verront, par les gravures seules, quelles difficultés rencontrent les Anglais en Afrique pour semer la mort dans les rangs d'un tout petit peuple qui ne demande que le droit commun.

C'était à la fin de janvier dernier que French s'empara de cette position, dont l'altitude est de 1,400 pieds au-dessus de la plaine ; à peine y avait-il fait installer deux canons—au prix de quels efforts, on peut s'en faire une idée !—qu'il dut l'abandonner.

" De la peste, de la famine, de la guerre, délivrez-nous, Seigneur ! "

C'est le cas de redire cette invocation.

LA PORTE MONUMENTALE

Nous avons écrit, en ces colonnes, il y a près de trois ans, que nous ne pensions pas voir s'ouvrir l'Exposition universelle de 1900.

La lettre oubliée en novembre dernier, si nous nous souvenons bien, sur une table d'un café de Liverpool par le fils de Chamberlain, disait, entre autres choses (il s'agissait de complications probables pouvant survenir à l'occasion de la guerre du Transvaal) : " Quant à la France, nous avons la certitude qu'elle ne bougera pas, ses gouvernants étant décidés de pousser à l'extrême leur guerre aux catholiques, aux ordres religieux. "

C'est le sens exact, si ce ne sont pas les termes mêmes.

Cela empêchera-t-il les desseins de la Providence, et la Porte Monumentale de l'Exposition verra-t-elle les foules cosmopolites se ruer, sous sa large baie, à l'assaut des attractions promises ?

L'Exposition s'ouvrira, on l'affirme : Balthazar donna son festin dans lequel il profana, à la fête des Sacées, les vases sacrés enlevés du temple de Jérusalem.

Au moment même où s'accomplissait cette profanation, apparut la terrible main écrivant en lettres de feu : *Mane, Thécel, Pharès*.

La même nuit, Cyrus pénétrait, l'impie roi de Babilone était tué avec une grande partie de son peuple.

La France est, elle veut être toujours la Fille aînée de l'Eglise : son gouvernement périra dans la boue, dans le dégoût, dans le sang—qui sait ?—mais la France sera là, glorieuse à côté de l'Eglise glorieuse. Quels hymnes de triomphe, alors !

LA DETTE PUBLIQUE EN FRANCE

Ce qui précède ; le bel élan de patriotisme de Cham-

berlain, tout nous amène bien naturellement à la dette publique.

La métropole a entamé des négociations avec ses colonies. Le Canada devra se pourvoir d'une flotte qui coûtera environ cent millions de dollars. Ces cent millions, ajoutés à la dette actuelle du Canada, porteront la part de chaque Canadien à \$60.50, soit un gros loyer annuel. Sans compter le service obligatoire, dont on étudie l'organisation à Londres.



La dette publique, en France, était de 5 milliards de francs en 1822 ; en 1869, ère de prospérité, elle n'était que de 13 milliards ; en 1899, grâce à la liberté, à l'austérité des mœurs républicaines, elle n'était plus que de 35 milliards. Quand le gouvernement aura fait comme les autorités de la métropole dans le Sud-Africain, c'est-à-dire quand il aura chassé tous les religieux de France, nous pouvons croire que la dette publique s'éteindra dans quelques centaines de milliards.

Qu'est-ce que cela, après tout, devant la gloire d'avoir écrasé l'Infâme ?...

Oui : si elle se laisse écraser !...

FIRMIN PICARD.

UN SOUVENIR

Faisons de notre cœur un temple de tendresse !

Je me souviens, comme si c'était hier, du jour où, pour plaisanter, il me dit en m'abordant dans la cour de récréation.

— Mon vieux, nous sommes pincés. Figure-toi que les carnets dans lesquels je conserve tes vers et les miens, m'ont été "chipés" dans mon casier. C'est le père Boucaud, le directeur, qui aura dû passer par là.

Hélas ! à peine huit jours plus tard, nos carnets nous furent confisqués et pas pour rire cette fois. Quelle tête nous fimes !

Cela nous valut un six de tenue, et encore eûmes-nous à aller implorer le pardon de M. le Supérieur ; autrement nous aurions eu un sept, ce qui était le plus haut chiffre en fait de mauvaises notes.

Mais ceci demande explication. Pardon, lecteur !

Lui se trouvait en Philosophie, moi en Rhétorique. Les premières années nous avions suivi les mêmes cours, mais lui s'était vu obligé de "sauter une classe" pour pouvoir arriver à la prêtrise avant l'âge de vingt-cinq ans, comme requis par la nouvelle loi du service militaire obligatoire.

Tous deux, nous nous étions pris de bonne heure d'une belle passion pour les muses.

Quoique l'on nous apprît les règles de versification en cours d'étude, on ne nous permettait pas de les étudier outre mesure.

Or nous les étudions outre mesure.

Sans doute nos devoirs en souffraient. Les professeurs se plaignirent, ce qui fit que le pire arriva.

Nous avions coutume, lui de me passer ses vers, moi de lui passer les miens, et nous les transcrivions sur des cahiers particuliers dont nous prenions grand soin, ne manquant jamais de les placer derrière toute la pile de nos livres.

Peine inutile !

Notre barricade se trouva un beau jour démolie et nos trésors envolés !

Jugez de notre désespoir !

Il eût mieux valu, pensions-nous, nous avoir mis à la porte illico.

D'autant plus que parmi nos petites rimailles, il s'en trouvait de très tendres.

Songez donc, au Séminaire !

Qui n'a entendu parler des petites amitiés particulières de collège ? Qui n'en a essayé plus ou moins ?

Eh bien ! figurez-vous que toutes ces pensées intimes, tous ces soupirs sortis du cœur et exprimés en vers que nous trouvions si harmonieux, un autre que nous en prendrait connaissance ! Tous ces petits secrets dont nous étions si jaloux se trouveraient tout à coup dévoilés !

N'était-ce pas terrible ?

Nous eûmes un six de tenue !

Non seulement cela, mais on nous fit un petit sermon en public et l'on y tourna en dérision... nos tendresses de cœur !

Cruauté innomable !

Puis, ce ne fut pas tout !

En plus du six de tenue, nous fûmes condamnés à rester à faire des "lignes de grec en mot à mot," chacun dans un appartement particulier, durant toute une après-midi, pendant que les autres étaient en promenade !

Pour comble d'infortune—un malheur n'arrive jamais seul—le curé de ma paroisse, le jour marqué pour la retenue, vint me rendre visite.

Bien tombé !

Le croiriez-vous, ami lecteur ? Cela ne réussit pas à nous dégoûter du métier et au lieu de préparer nos "bachots," nous continuâmes d'invoquer les nymphes sacrées de l'Hymette.

Mais alors, nous avions soin de garder tous nos chefs-d'œuvre dans nos poches, n'en laissant jamais traîner aucun.

On nous avait menacés de la porte si nous étions repris.

Pour parler sincèrement, je crois que lui aurait fait un poète de quelque valeur s'il avait continué. Mais avec l'âge, et aussi ses études ecclésiastiques, il finit par négliger son talent et je crois qu'aujourd'hui il n'invoque plus du tout le dieu de la poésie.

Ci après je confie à l'appréciation du bienveillant lecteur, la pièce de vers qu'il m'envoya, lorsqu'il apprit mon départ de France. Il se trouvait alors au Séminaire de Philosophie de Nantes.

A.-H. DE TRÉMAUDAN.

N. de la R.—On a lu cette pièce dans notre numéro 826 du 3 mars.

LE RENARD ET LES RAISINS

(Fable de La Fontaine, arrangée par un Anglais)

MEDÈMES ET MESSIEURS.

(D'un air très sombre). Je riais comme un bossu... en dedans... comme un bossu anglais... Je venais de entendre une fable de mossié Fontaine, very amoussant. J'en avais retenu ce fable très bien et je vais le raconter à vô, pour que vous riez... pas en dedans... tout haut... comme les bossus français.... Voici mon fable :

LE RENARD ET LES RAISINS

Mossié renard un beau matin
Il voyait sur un mur d'un très jolli raisin,
Et comme il était fort gourmande,
Il disait : " Aoh ! je vais régaler moi bôcoup ! "
Il allongait déjà le cou
En ouvrant sa baouche fort grande,
Mais le méchant raisin il habitait trop haut,
Le renard avait beau se soulever... pas mèche !
Même en faisant un très grand saut
Il avait le gorge tout sèche.
Mais comme il était fort malin,
Il disait pas qu'il était trop petite,
Mais il disait : " Aoh ! ce raisin
" Il est gâté... ça se voit tout de suite... "
" Il est tout plein de vers et bons pour les goujons ! "

Moralité de mossié Fontaine

Les gens spiritouels ils sont jamais rouchons.

Moralité de moi, bôcoup plions iaolte

Quand vous ferez le cour à une très jolli femme,
et qu'elle dira à vô : " Flioute !... " fâchez pas...
Disez à vô tranquillement : " Aoh ! elle était very
laide... J'en voudrais pas pour mon belle-mère. "

OCTAVE PRADELS.